PROPOSITIONS

N° 145.

SUR

LES MALADIES DE LA PEAU;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 3 août 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR FRANÇOIS DELAGE, de Saint-Viance,

Département de la Corrèze;

Ancien Élève des hôpitaux et hospices civils de Paris.

Ars medica tota in observationibus.

BAGLIVI.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	GRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT, *Examinateur*.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Suppléant*. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER, *Président*.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX, *Examinateur*.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS, *Examinateur*. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert, *Examinateur*.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules), *Suppléant*.	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin, *Examinateur*.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE.

Quels que soient les sentimens de reconnaissance dont je suis animé, je ne pourrai jamais, je le sens bien, me libérer des innombrables bontés dont vous m'avez comblé. Si les moyens d'y parvenir me manquent, soyez persuadé que la volonté ne me manquera jamais. Le plus ardent de mes désirs sera toujours de me montrer digne de votre bienveillance paternelle, et chaque preuve que je pourrai vous en donner sera pour moi un nouveau sujet de bonheur. Veuillez aujourd'hui agréer l'hommage du premier fruit de mes travaux comme un faible témoignage de cette gratitude à laquelle vous avez tant de droits.

A MA MÈRE.

Témoignage de respect et d'amour filial.

F. DELAGE.

A MONSIEUR

L. BIETT,

Médecin de l'hôpital Saint-Louis ; Membre de l'Académie royale de médecine, etc., etc.

Les principes émis dans cette dissertation ont été puisés dans vos savantes leçons ou dans vos bienveillans entretiens. Puisse cet essai vous prouver que j'ai su les comprendre ! Daignez en agréer l'hommage comme une preuve de la profonde reconnaissance que m'ont inspirée les bontés dont vous m'avez honoré.

F. DELAGE.

AVANT-PROPOS.

Il n'est pas de branche de la pathologie qui soit plus intéressante et dont l'étude soit plus directement utile que celle qui est constituée par les maladies de la peau. Ces affections sont si fréquentes, elles offrent des formes si variées, elles exercent une si grande influence, non-seulement sur l'organe qui en est le siége, mais encore sur l'économie entière, qu'on a lieu d'être étonné que leur étude ait été si longtemps abandonnée en France.

Lorry a rassemblé dans un ouvrage spécial tout ce qu'on savait avant lui sur la pathologie cutanée ; mais il n'a pas reculé les bornes de la science. C'était à M. le professeur *Alibert* qu'il était réservé d'appeler l'attention sur ce sujet intéressant. Placé à la tête d'un établissement qu'il a su rendre célèbre, et qui devint pour lui un vaste champ d'observation, cet illustre pathologiste s'empressa de faire tourner au profit de la science cette position qui, pour un autre, n'eût été qu'un sujet d'instruction particulière. Un magnifique ouvrage fut le fruit de ses recherches : ce n'est pas à moi qu'il appartient de signaler l'importance de ce travail immense, non plus que l'influence qu'il a pu exercer sur l'étude de la pathologie cutanée ; je me contenterai de faire connaître en peu de mots sa méthode de classification. A l'exemple de *Mercuriali* et *Turner*, M. *Alibert* a divisé les

maladies de la peau en deux groupes principaux, suivant qu'elles se manifestent à la tête ou sur les autres parties du corps. Les teignes représentent le premier groupe ; il en a admis cinq espèces. Le second groupe est constitué par les dartres, que ce pathologiste a décrites au nombre de sept espèces, en leur assignant surtout pour caractères fondamentaux les produits de l'inflammation. Enfin M. *Alibert* a fait huit groupes différens pour les maladies qui ne pouvaient se rattacher à ces divisions principales ; telles sont les pliques, les éphélides, la gale, etc. (1).

A peu près à la même époque et quelques années avant, un pathologiste anglais publiait un ouvrage important, qui, quoique basé sur d'autres principes que celui de M. *Alibert*, n'en est pas moins devenu classique dans presque toute l'Europe. *Willan*, adoptant la classification de *Plenck*, qu'il perfectionna avec tant de bonheur, divisa les maladies de la peau d'après les lésions élémentaires qui les constituent. Il rejeta les produits de l'inflammation, comme ne donnant que des caractères passagers, et qui sont loin d'être constans ; la lésion anatomique fut la seule base qui servit à asseoir les huit ordres autour desquels il rangea les maladies de la peau, et qui sont : 1°. *exanthemata*, 2°. *papulæ*, 3°. *squammæ*, 4°. *vesiculæ*, 5°. *bullæ*, 6°. *pustulæ*, 7°. *tubercula*, 8°. *maculæ*.

Les ouvrages extrêmement remarquables que je viens de citer ne tardèrent pas à appeler l'attention des médecins sur

---

(1) M. *Alibert* vient d'admettre une nouvelle classification ; ne l'ayant pas encore publiée par la voie de l'impression, j'ai cru devoir m'abstenir d'en parler ici.

une classe de maladies qui, quoique dignes de tant d'intérêt, étaient devenues, surtout en France, le domaine presque exclusif du charlatanisme. De toutes parts on se livra à l'étude avec ardeur, et l'on ne tarda pas à reconnaître que, malgré l'importance des travaux nouvellement publiés, il n'en restait pas moins beaucoup à faire pour mettre la pathologie cutanée au niveau des autres connaissances médicales. Les descriptions des genres et des espèces n'étaient rien moins que rigoureuses ; on n'avait rien fait pour le diagnostic différentiel, et peu de chose pour le traitement.

C'est dans ces circonstances qu'un médecin de l'hôpital Saint-Louis, M. *Biett*, à qui toutes les branches de l'art sont également familières, et qui, par sa position, a pu faire des maladies de la peau l'objet d'une étude approfondie, adoptant la méthode de *Willan*, à laquelle il a fait subir plusieurs modifications importantes, appela, il y a une dixaine d'années, les élèves à jouir du fruit de ses travaux. Depuis cette époque, un cours de clinique est annuellement ouvert à l'hôpital Saint-Louis. L'empressement des élèves et de beaucoup de praticiens distingués de toutes les nations a dû prouver au maître quel prix on attachait à ses leçons, et le dédommager des tracasseries nombreuses que lui ont valu ses succès. C'est dans ces conférences cliniques qu'ont été établis, avec une précision inconnue jusqu'alors, les caractères différentiels des maladies cutanées ; c'est là qu'on a appris à ne plus confondre des maladies essentiellement différentes, et qui ne se ressemblent que par quelques produits de l'inflammation ; c'est là enfin qu'on est parvenu à bien distinguer

les caractères dus à la complication ou à la coïncidence de plusieurs maladies.

Le traitement des maladies de la peau n'était guère plus avancé ; on leur appliquait indistinctement et en masse, et beaucoup de personnes le font encore, une seule et même médication, le soufre et ses diverses préparations. On conçoit cependant que des maladies qui revêtent des formes si variées, qui se montrent dans des circonstances entièrement opposées, dussent être avantageusement combattues par des substances qui jouissent de propriétés différentes. Depuis long-temps M. *Biett* se livre à des expériences suivies à ce sujet, et déjà la thérapeutique s'est enrichie de moyens nombreux, dont l'efficacité n'est pas douteuse. Il faut regretter que des occupations multipliées n'aient pas permis à ce praticien distingué de livrer au public le résultat de ses travaux. En attendant, ceux-là même qui n'ont pas suivi ses cours peuvent en profiter en partie dans plusieurs ouvrages où ils ont été mis à profit, et notamment dans celui qui a été dernièrement publié par mon ancien condisciple et mon excellent ami le docteur *Cazenave* et par le docteur *Schedel;* ouvrage qui, surtout sous le rapport thérapeutique, est sans contredit ce que nous avons de mieux sur les maladies de la peau.

PROPOSITIONS

SUR

LES MALADIES DE LA PEAU.

I^re^.

Les maladies de la peau, connues dès les premiers âges de la médecine, n'en sont pas moins arrivées jusqu'à nous recouvertes d'un voile épais. L'obscurité qui régnait dans leur histoire, et que les pathologistes modernes ont dissipée, au moins en grande partie, dépendait, 1°. du nombre et de la variété des formes que revêtent ces maladies; 2°. du choix, ou plutôt de l'application le plus souvent trop vague, des termes dont on s'est servi pour les distinguer; 3°. de l'absence de toute classification méthodique.

II.

Le mot dartre, qui ne le cède en rien au mot herpès tel qu'il était employé avant que *Willan* ne lui eût assigné un sens bien déterminé par le vague et le manque de tous sens précis et rigoureux, et dont l'acception d'ailleurs vient d'être singulièrement restreinte par le pathologiste célèbre, qui lui-même l'avait préconisé, me paraît peu

convenable, en ce qu'il s'applique à un grand nombre de maladies essentiellement différentes; aussi ne m'en servirai-je point dans cette dissertation.

III.

Les maladies de la peau se traduisent à nos yeux par des phénomènes toujours appréciables à la vue; aussi est-ce le plus ordinairement la *physionomie* des parties affectées qui a servi de base aux classifications, à la dénomination des espèces, des variétés, etc. La nomenclature de *Willan*, dont les caractères reposent sur les lésions anatomiques présente par cela même plus d'exactitude et de précision, puisqu'elle est fondée sur des principes invariables ou tout au moins peu mobiles.

IV.

Ces genres si différens, et ces variétés si tranchées des mêmes espèces, sont-ils l'œuvre du hasard ou le simple résultat de la causalité? Il est difficile de le croire; et d'ailleurs, tous les jours une même cause produit des éruptions diverses; c'est la disposition anatomique qui pourrait seule rendre raison de la diversité des formes, et même des élémens; aussi une connaissance plus exacte des divers tissus qui composent l'enveloppe tégumentaire éclairerait - elle infailliblement la pathologie cutanée.

V.

On peut admettre la proposition précédente, sans rejeter pour cela l'influence immédiate et pour ainsi dire spéciale de certaines causes. Ainsi l'usage de quelques alimens, l'ingestion de quelques substances médicamenteuses, produit ordinairement et même constamment chez certains individus une éruption connue sous le nom d'*urticaire*. L'eczéma est très-fréquent chez les ouvriers qui manient des substances pulvérulentes, les boulangers, les épiciers, etc. Les éruptions vésiculo-pustuleuses sont le plus souvent la suite immédiate de certaines applications stimulantes.

VI.

Sans parler de ces maladies aiguës escortées d'un appareil inflammatoire plus ou moins grave qui reconnaissent pour cause un principe inconnu, il est vrai, mais qu'on ne peut révoquer en doute, la variole, la rougeole, etc., quel que soit le rapport de la forme des élémens de l'éruption avec son siége anatomique, il est des circonstances où il est facile de saisir dans toutes ses périodes son union intime avec une cause première, dans les syphilides, par exemple. Il en est d'autres, au contraire, où il est impossible d'apprécier l'influence sous laquelle la phlegmasie de la peau a été produite, s'est propagée ou s'est manifestée de nouveau.

VII.

Y a-t-il donc des affections de la peau qui ne sont que le symptôme d'une maladie générale produite par une seule et même cause, un vice, un virus, peu importe les mots, par un principe caché? On pourrait le croire, surtout en faisant attention au retour périodique de certaines éruptions, à leur héridité possible, etc., et l'on rangerait volontiers dans cette catégorie quelques affections squameuses et lichénoïdes, et un grand nombre d'eczémas. D'un autre côté, ne pourrait-on pas admettre que des affections qui envahissent la presque totalité de l'enveloppe tégumentaire, et qui durent quelquefois plusieurs années, exercent, sans cesser d'être locales, de profondes modifications, non-seulement sur l'organe qui en est le siége, mais encore sur ceux qui sont en rapports sympathiques avec lui? On pourrait peut-être se rendre raison des divers phénomènes qu'on observe dans l'étude de la pathologie cutanée, sans admettre un virus, dont il ne me paraît pas facile de prouver l'existence, du moins pour les maladies qui ne sont pas contagieuses.

VIII.

L'hérédité des maladies de la peau, quoique rare, semble pourtant ressortir de l'observation rigoureuse des faits. J'ai vu entr'autres à l'hôpital Saint-Louis, un homme atteint depuis plusieurs années d'un *psoriasis guttata*. Ce malade avait plusieurs enfans; les uns, nés avant le développement de son éruption, n'en présentèrent pas la moindre trace; les autres, nés après l'apparition de cette maladie, furent atteints d'une affection squameuse dès les premières années de leur vie.

IX.

Sans vouloir décider quelle est au juste l'influence, comme cause, des phlegmasies des organes digestifs sur l'apparition de certaines maladies de la peau, influence qui a été au moins exagérée, je signalerai une réciprocité d'action bien évidente entre l'enveloppe tégumentaire et la membrane muqueuse gastro-intestinale. Le fait suivant me paraît en être un exemple remarquable. Un homme porte une syphilide squameuse des plus graves, il est pris tout à coup d'une gastro-entérite très-intense; sous l'influence de cette phlegmasie, les plaques syphilitiques disparaissent avec une grande rapidité; mais bientôt l'inflammation interne commence à se calmer, et la syphilide reparaissant peu à peu, reprend son intensité première avec une promptitude qui est en raison directe du décroissement de la phlegmasie intestinale.

X.

Le diagnostic des maladies de la peau est de la plus haute importance, puisqu'il est vrai que certaines maladies n'offrent guère de chance de guérison que quand elles sont attaquées à leur début (l'éléphantiantiasis des Grecs); puisqu'il est vrai qu'une erreur peut laisser toute une famille, une pension toute entière dans une sécu-

rité parfaite, et l'exposer à la contagion d'une maladie grave et rebelle (*le favus*) ; puisqu'il est vrai enfin, qu'une erreur dans un sens opposé peut faire bannir de la société, peut rendre un objet de dégoût, un malade atteint d'une affection simple peu grave, nullement contagieuse, facilement curable par les moyens les plus doux, et souvent exaspérée par des traitemens incendiaires. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir des maladies qui n'ont aucun des caractères des affections vénériennes qui surviennent à la peau, être traitées comme si elles étaient syphilitiques; tandis que de véritables syphilides sont souvent méconnues et soumises, pendant un temps plus ou moins long, à l'action de remèdes qui ne peuvent pas les guérir, et qui quelquefois les exaspèrent.

XI.

La connaissance de la classification de *Willan* facilite singulièrement le diagnostic des maladies de la peau. En effet, il n'est pas de meilleur guide que la lésion élémentaire; toutefois, il est bon d'y ajouter aussi l'étude des formes consécutives. D'une part, leur connaissance supplée aux lésions primitives quand elles n'existent plus, ce qui est rare; et d'un autre côté, elles sont d'un puissant secours dans un cas de diagnostic douteux.

XII.

Les lésions élémentaires qui constituent les maladies cutanées n'offrent pas toujours d'une manière bien tranchée les caractères qui leur sont propres; l'*eczema impetiginodes*, par exemple, semble tenir à la fois des affections vésiculeuses et des affections pustuleuses. C'est une erreur grave que de croire, comme on l'a imprimé récemment, que cette maladie soit formée à la fois par des vésicules et des pustules psydraciées; il faut n'avoir jamais observé d'*eczema impetiginodes* pour avancer une pareille proposition.

XIII.

La thérapeutique des maladies de la peau ne consiste pas dans une seule et même médication; elle est au contraire extrêmement variée. L'expérience a appris, et en cela nous sommes surtout redevables aux infatigables recherches de M. *Biett*, que tel ou tel moyen était surtout applicable à telle ou telle affection; c'est ainsi qu'en général les alcalins conviennent aux affections prurigineuses, les acidules aux éruptions accompagnées d'une exhalation plus ou moins abondante, les préparations arsénicales aux formes sèches. Je ne parle pas ici des nuances infinies qui dépendent du siége, de la forme, de l'ancienneté de la maladie, ou bien de l'individu lui-même; mais je dois faire remarquer, et contre l'opinion de quelques personnes, combien même pour le traitement il est utile de séparer les genres, les espèces, etc.

XIV.

Le traitement des maladies de la peau se compose de moyens internes et d'applications directes; il est souvent avantageux, et quelquefois indispensable de recourir en même temps à l'une et à l'autre de ces médications.

XV.

Parmi les moyens extérieurs, il faut placer avec avantage les bains de différente nature; mais qu'on ne doit pas employer indistinctement et sans tenir compte de l'acuité, du siége, de la période de l'éruption. On abuse souvent des bains sulfureux, qui ne sont réellement indiqués que dans les maladies tout à fait chroniques. Les bains de vapeur, les douches, les fumigations et même les bains simples conviennent beaucoup mieux dans une infinité de cas.

XVI.

Il est quelquefois avantageux d'avoir recours à des pommades résolutives plus ou moins stimulantes : elles sont surtout utiles dans les

formes sèches et dans les cas où l'éruption, après avoir cédé sur presque tous les points, résiste avec opiniâtreté dans quelques régions, surtout au voisinage des articulations, des coudes, des genoux, etc.

XVII.

L'érythème est en général une affection légère. Toutefois, il a présenté un certain degré de gravité dans la maladie épidémique qui a régné dernièrement à Paris. Fixé à la face palmaire des mains et à la plante des pieds, il était accompagné de douleurs très-vives et de caractères qu'il ne présente par ordinairement; cela tient, je pense, à ce que l'érithème n'était ici que le symptôme d'une maladie plus grave et dont la nature n'a pas été, que je sache, bien déterminée.

XVIII.

C'est sans aucune espèce de fondement qu'on a placé, dans ces derniers temps, le zona parmi les affections bulleuses. S'il arrive que quelques vésicules prennent un accroissement plus considérable, de manière à former des bulles, cela est rare, et du reste, les vésicules proprement dites sont toujours beaucoup plus nombreuses. Il y avait tout autant de raison de placer l'érysipèle parmi les affections bulleuses qu'il y en avait d'y placer le zona; car aussi dans l'érysipèle il survient quelquefois des bulles; mais dans l'un et l'autre cas cette lésion est purement accidentelle.

XIX.

La gale a été classée à tort parmi les affections pustuleuses, elle appartient évidemment à la classe des vésicules. Les pustules d'ecthyma ou d'impétigo, qu'on observe quelquefois chez les individus atteints de la gale, ne constituent point une espèce particulière, mais bien une véritable complication. C'est ajouter encore à toutes les difficultés que présente la pathologie cutanée, que de multiplier sans

nécessité des espèces qui n'ont souvent d'autre différence que des modifications individuelles, ou qui même appartiennent à d'autres maladies. Sans-doute il est avantageux dans l'étude des maladies de la peau d'établir des divisions; mais il faut qu'elles soient fondées sur des caractères constans, invariables, et qui ne soient point le résultat de la complication ou de la coïncidence de plusieurs maladies.

XX.

Le diagnostic de la gale, si facile dans la plupart des cas, est quelquefois environné des plus grandes difficultés. Il importe cependant de ne pas se méprendre à ce sujet; car, outre que les maladies avec lesquelles on peut la confondre exigent le plus souvent un traitement tout à fait différent, la gale inspire dans le monde une sorte d'horreur, qu'à la vérité on ne saurait guère justifier, mais dont les conséquences ne manqueraient pas de compromettre la réputation de l'homme de l'art qui aurait commis une erreur. Les maladies avec lesquelles on peut confondre la gale, sont certaines variétés du prurigo, du lichen, de l'eczéma et de l'ecthyma.

XXI.

On conçoit que la gale puisse être confondue avec une autre maladie dont elle a plus ou moins les apparences; mais on ne conçoit guère que quelques personnes veuillent la reconnaître alors qu'il n'existe à la peau rien qui puisse la faire soupçonner. On voit pourtant tous les jours des substances proposées pour faire sortir ce qu'on appelle la *gale rentrée*. Ces substances déterminent à pure perte une éruption plus ou moins considérable, et qui n'a rien de commun avec la gale. Telle est la manière d'agir de la trop fameuse quintescence antipsorique de *Mettemberg* et de beaucoup d'autres moyens analogues, à l'aide desquels on dupe trop souvent le public.

XXII.

Aux moyens thérapeutiques nombreux recommandés dans le traitement de la gale, il faut ajouter les frictions huileuses proposées par M. *Delpech*, et qui, d'après des expériences nouvelles faites par M. *Biett*, paraissent être un des meilleurs médicamens à opposer à cette maladie.

XXIII.

L'*acnea indurata* et le *sycosis menti* ont été classés à tort, par *Willan*, dans les maladies tuberculeuses. Il est évident que les tubercules qu'on remarque dans ces affections sont consécutifs à des pustules à la base desquelles ils se sont développés.

XXIV.

Une ophthalmie survient chez un individu qui est atteint d'une maladie de la peau ; on dit que c'est une ophthalmie dartreuse : c'est souvent une erreur ; ce nom, à supposer qu'il doive être conservé, doit être réservé aux affections de la conjonctive qui présentent les lésions élémentaires qui sont propres aux maladies de la peau (vésicules, pustules, etc.).

XXV.

C'est à tort qu'on a désigné sous le nom de *teigne* presque toutes les maladies qui se développent sur le cuir chevelu. Cette dénomination devrait être réservée exclusivement à celles de ces affections qui présentent des caractères particuliers indépendans de leur siége et qui diffèrent essentiellement de ceux qui accompagnent les maladies des autres parties de l'enveloppe tégumentaire. C'est ainsi qu'on a décrit sous le nom de *teigne* des maladies qui appartiennent à l'eczéma, à l'impétigo ou au lichen ; telles sont, la teigne amiantacée, granulée, furfuracée, etc.

XXVI.

Dans l'état actuel de la science, il n'existe guère que deux maladies auxquelles on puisse donner le nom de *teigne;* ce sont : le *porrigo favosa* et le *porrigo scntulata*, teigne faveuse et teigne annulaire. Ces deux affections sont essentiellement contagieuses, et les lésions élémentaires qui les constituent offrent des caractères qui leur appartiennent exclusivement.

XXVII.

Le lupus n'est pas toujours constitué par les mêmes lésions élémentaires, tantôt il se montre évidemment sous la forme tuberculeuse, tantôt il se manifeste par des ulcérations qui gagnent rapidement en largeur, et qui ne sont précédées que d'une simple irritation chronique de la peau; d'autres fois, au contraire, cette irritation chronique ne détermine pas d'ulcérations, mais bien une hypertrophie très-considérable du tissu cellulaire sous-cutané. Ce n'est donc pas sans raison que l'on a pensé que cette maladie devait faire une classe à part, et ce n'était guère la peine de s'emparer de ce fait pour critiquer une méthode de classification qui a pour elle des avantages nombreux et incontestables.

XXVIII.

Le prurigo, que l'on rencontre si fréquemment chez les individus qui sont plongés dans la misère et la malpropreté, et qui se montre aussi quelquefois au milieu de l'aisance et dans les classes élevées de la société, constitue souvent une maladie grave et opiniâtre, surtout chez les vieillards. Dans quelques circonstances, il s'accompagne de démangeaisons tellement vives, que les malades ne peuvent résister au désir de se déchirer la peau.

XXIX.

On a admis comme une variété du prurigo une maladie vraiment cruelle, caractérisée par un prurit intolérable de la vulve, avec ou

sans éruption de papules. Les exaspérations, qui reviennent le soir, et surtout la nuit, sont souvent portées à un tel point qu'elles déterminent le délire et même la nymphomanie.

XXX.

L'éléphantiasis des Grecs, ou lèpre tuberculeuse de M. *Alibert*, est une des affections les plus graves de la pathologie cutanée; elle s'accompagne de symptômes tout à fait particuliers, parmi lesquels je signalerai surtout l'horrible déformation des traits, l'insensibilité des plaques et la teinte bronzée de la peau. Cette maladie peut se présenter à deux états; aussi, dans ses dernières leçons, M. *Biett*, d'après M. *Robinson*, en a-t-il admis deux espèces : l'une, l'éléphantiasis, *αναισθητος*, caractérisée seulement par des taches fauves et insensibles; l'autre, constituée par des tubercules plus ou moins saillans : c'est l'éléphantiasis tuberculeux.

XXXI.

L'éléphantiasis entraîne des altérations remarquables dans les principaux organes de l'économie; mais celles que l'on rencontre le plus constamment, et qui lui semblent liées d'une manière intime, sont celles de la membrane muqueuse gastro-intestinale et pulmonaire. On trouve souvent des tubercules à la voûte palatine, dans le pharynx, dans l'œsophage, etc. Une altération des plus fréquentes, et qui coïncide parfaitement avec les changemens que la voix éprouve dans le plus grand nombre des cas, est celle que présente le larynx; on y trouve souvent un épaississement des replis muqueux, des tubercules sur les cordes vocales, quelquefois même des ulcérations. L'organe de la vue éprouve des changemens extrêmement remarquables; il existe ordinairement un boursoufflement très-prononcé de la conjonctive, qui est d'une couleur fauve; la cornée devient opaque, la pupille s'oblitère; enfin on a vu un développement anormal, une espèce d'hypertrophie de la membrane hyaloïde.

XXXII.

Il est bien plus rare qu'on ne le pense généralement de trouver sur la membrane muqueuse du canal intestinal des éruptions analogues à celles qui existent à la peau. C'est ainsi que plusieurs auteurs ont avancé qu'on rencontrait des bulles de pemphigus dans le tube digestif des individus qui avaient succombé à cette maladie ; tandis que l'observation journalière dément ce fait, et prouve même que, dans le plus grand nombre des cas, le canal intestinal est dans une intégrité parfaite : il est bien plus commun dans ce cas de trouver cette altération particulière du foie à laquelle on a donné le nom de *foie gras*.

XXXIII.

L'emploi des purgatifs à petites doses et long-temps continués, à la méthode de *Hamilton*, constitue une des meilleures médications que l'on puisse opposer aux maladies de la peau. Le calomel est, de tous ces moyens, celui qui paraît jouir de plus d'efficacité.

XXXIV.

Il n'est pas rare de voir des maladies de la peau tellement rebelles, qu'elles résistent avec opiniâtreté aux moyens doués de peu d'énergie ; telles sont, la lèpre vulgaire, les différentes espèces de psoriasis, etc. C'est spécialement dans ces cas qu'il convient de recourir à des médications héroïques dont l'expérience a constaté les propriété, je veux parler des préparations arsénicales et de la teinture de cantharides.

XXXV.

Les préparations arsénicales qu'on emploie avec le plus d'avantage sont, l'arséniate de soude dissout dans l'eau, préparation connue sous le nom de *solution de* Péarson ; l'arséniate de potasse ou so-

lution de *Fowler ;* l'arséniate d'ammoniaque et les pilules asiatiques composées de poivre noir et de protoxyde d'arsénic.

XXXVI.

Il serait difficile d'établir dans quels cas la teinture de cantharides doit être préférée aux préparations arsénicales ; ces moyens peuvent se suppléer sans qu'on puisse motiver de préférence pour l'un ou pour l'autre. La solution de *Péarson* réussit là où avait échoué la teinture de cantharide, et *vice versâ;* toutefois, cette dernière semble réussir plus particulièrement chez les femmes.

XXXVII.

Vainement quelques personnes se sont élevées contre l'emploi de ces moyens, qu'elles considèrent comme dangereux ; il reste prouvé par un grand nombre de faits que les préparations arsénicales, comme la teinture de cantharides, constituent un des moyens les plus efficaces pour combattre les maladies cutanées les plus invétérées ; et que leur emploi, lorsqu'il est convenablement dirigé, ne produit jamais les accidens qu'on s'est plu à leur attribuer.

XXXVIII.

Parmi les moyens dont on se sert à l'extérieur, l'on retire surtout de grands avantages des préparations iodurées, que M. *Biett* a introduites dans la thérapeutique des maladies de la peau ; l'iodure de soufre en particulier a presque constamment été suivi des plus heureux résultats dans des affections diverses, et spécialement dans les affections squameuses.

XXXIX.

Il est quelquefois utile de changer le mode d'excitation de la peau. Dans ce cas, les vésicatoires appliqués sur les surfaces malades sont

d'un grand secours ; ainsi, ce moyen est un des plus efficaces que l'on puisse opposer à l'acné (dartre pustuleuse, couperose. *Alibert*), affection grave, non pas en ce qu'elle compromet directement la vie des malades, mais par la résistance qu'elle oppose souvent aux médications les plus énergiques. Tout le monde connaît aussi les bons effets du vésicatoire dans le traitement de l'érysipèle, appliqué au centre même de l'inflammation.

XL.

On est quelquefois obligé d'avoir recours à des cautérisations ; mais on peut établir en principe général que leur emploi doit être restreint aux cas où il s'agit de borner les ravages d'une maladie qui tend à faire des progrès en détruisant les tissus. Employées dans d'autres circonstances, non-seulement les cautérisations ne font le plus souvent qu'augmenter le mal, mais encore elles font acheter par des cicatrices plus ou moins difformes une guérison qui n'est pas toujours durable, et qu'avec de la persévérance on aurait pu obtenir par des moyens infiniment plus doux. Les caustiques que l'on emploie avec le plus d'avantage sont, la pâte arsénicale de *Frère Côme* et le nitrate acide de mercure.

XLI.

Les maladies de la peau, si bien qu'elles aient été guéries, n'en conservent pas moins une grande disposition à se reproduire. Ces récidives tiennent le plus ordinairement à ce que les malades, une fois guéris, s'exposent de nouveau à l'action des mêmes agens ; elles sont très-fréquentes chez les individus de la classe pauvre, et ne s'observent presque jamais chez ceux qui jouissent de plus d'aisance, qui peuvent se soumettre à un régime convenable et se soustraire à l'action des causes qui avaient agi sur eux.

XLII.

Les syphilides, ou maladies vénériennes de la peau, peuvent se présenter sous les mêmes formes que les autres affections cutanées ;

elles prennent le plus souvent la forme squameuse, tuberculeuse, pustuleuse, etc. : la forme vésiculeuse est extrêmement rare.

XLIII.

Indépendamment des caractères qui leur appartiennent en propre, tels que la teinte cuivrée, les ulcérations huntériennes, la forme des cicatrices, etc., les syphilides s'accompagnent de quelques autres symptômes qui, pour ne pas leur appartenir d'une manière aussi exclusive, n'en sont pas moins, pour ainsi dire, pathognomoniques, par leur fréquence et par la réunion de plusieurs d'entr'eux. Je veux parler de la lenteur de l'éruption, de la forme ronde qu'elle affecte, du liséré blanc qui entoure la base des plaques, de l'épaisseur des croûtes, de la dureté des squames et de la dépression que celles-ci laissent à leur suite.

XLIV.

Les éruptions vénériennes peuvent être accompagnées de tous les symptômes primitifs et consécutifs de la syphilis ; mais, de toutes les complications, l'iritis est une de celle que l'on observe le plus fréquemment : M. *Biett* la regarde comme un signe presque pathognomonique d'une affection vénérienne constitutionnelle.

XLV.

La syphilide vésiculeuse, qui d'ailleurs est rare, est peut-être une des formes les plus difficiles à reconnaître dès le début de la maladie ; elle est caractérisée par des vésicules larges, plates, indistinctement répandues sur toute la surface du corps, qui ne se confondent jamais quelques nombreuses qu'elles soient, entourées d'une auréole cuivrée, d'autant plus prononcée que la maladie existe depuis plus long-temps, enfin se terminant par résolution, et laissant à leur place une dépression très-sensible.

XLVI.

La syphilide pustuleuse offre quelquefois des croûtes noirâtres, épaisses, qui lui donne quelque ressemblance avec l'impétigo; mais, outre les caractères propres à tous les genres de syphilides, celle-ci laisse des cicatrices profondes, déprimées, qu'on n'observe jamais dans l'impétigo, qui n'est qu'une inflammation superficielle de la peau.

XLVII.

C'est à tort que les syphilides, comme les autres symptômes primitifs ou consécutifs de la maladie vénérienne, ont été considérés dans ces derniers temps, par quelques auteurs, comme les effets d'une simple irritation. C'est avec moins de raison encore qu'on a voulu les faire dépendre de l'usage du mercure : des faits nombreux viennent tous les jours détruire ces deux hypothèses. Nous allons émettre quelques propositions à ce sujet.

XLVIII.

La syphilis, soit primitive, soit consécutive, et les syphilides en particulier, ne se développent jamais que par suite d'un contact impur ; je ne sache pas qu'on ait rapporté une seule observation authentique de syphilis spontanée.

XLIX.

La maladie vénérienne, quels que soient ses symptômes, et surtout les syphilides, se présentent toujours avec des caractères particuliers qui leur sont propres, qui ne manquent jamais, et qu'on n'observe pas là où il n'y a pas eu infection.

L.

La syphilis se transmet par ceux-là même qui n'en ont aucun symptôme apparent, et par le contact d'organes qui n'en présentent aucune trace.

LI.

Les syphilides et autres symptômes de la maladie vénérienne surviennent souvent des mois et même des années après que l'individu qui en est atteint a été guéri de symptômes primitifs, sans qu'il se soit exposé à contracter une nouvelle maladie.

LII.

Les syphilides ne se manifestent jamais chez des individus qui ont pris quelquefois des quantités énormes de mercure, non plus que chez ceux qui, par profession, sont continuellement exposés à l'action de cet agent, et chez lesquels il produit les accidens les plus graves du système nerveux, à moins que ces individus n'aient eu la maladie vénérienne, dont ils sont d'ailleurs rarement atteints.

LIII.

On remarque, au contraire, souvent des syphilides chez des individus qui n'ont jamais pris de mercure, mais qui toujours ont eu une ou plusieurs maladies vénériennes.

LIV.

Il résulte des relevés qui ont été faits depuis plusieurs années à l'hôpital Saint-Louis, dans le service de M. *Biett*, que le plus grand nombre des symptômes consécutifs surviennent chez des individus

qui n'ont eu qu'une simple blennorrhagie. N'est-il pas raisonnable de penser que c'est parce que l'urétrite est un des symptômes auxquels on fait le moins d'attention, et qu'on traite le plus souvent sans mercure?

LV.

Les diverses préparations mercurielles sont très-efficaces dans le traitement des syphilides et des autres symptômes de la maladie vénérienne, lorsque leur administration est toutefois bien dirigée. Il n'est pas rare de voir guérir par ce moyen des maladies qui avaient résisté à plusieurs autres remèdes.

LVI.

Si les propositions qui précèdent sont vraies, il en résulte, si je ne me trompe, 1°. que les syphilides, comme tous les autres symptômes de la maladie vénérienne, se présentent toujours avec des caractères qui leur sont propres, et se développent sous l'influence d'un principe particulier que l'on nomme *virus;* 2°. qu'il est impossible de se rendre compte de la contagion et de l'héridité bien prouvées de cette maladie sans admettre l'existence de ce virus; 3°. que le mercure non-seulement n'exerce aucune influence sur le développement de cette affection, mais encore qu'il est le moyen le plus efficace à lui opposer. et qu'il semble en préserver les individus soumis à son influence.

LVII.

Les préparations mercurielles qu'on emploie ordinairement sont : le deuto-chlorure de mercure en dissolution ou en pilules, combiné avec l'opium; le mercure soluble de *Hanhemann* et surtout le sirop de *Larrey*, dont on obtient presque toujours de bons effets. Depuis quelque temps, M. *Biett* administre le deuto-chlorure à la méthode de *Dzondi*, avec des succès qui ont surpassé son attente. On donne d'a-

bord le sublimé à très-petites doses (un vingtième de gr.), et on le porte en augmentant successivement jusqu'à la dose de un grain, un grain et demi, et même deux grains.

LVIII.

Il arrive quelquefois que le mercure échoue dans le traitement des syphilides; cela tient le plus souvent à ce que son emploi a été mal dirigé. C'est dans ces cas surtout qu'il est avantageux de prescrire le sous-carbonate d'ammoniaque recommandé par *Peyrille*, et dont M. *Biett* a retiré dans beaucoup de cas de grands avantages.

LIX.

Soit que les syphilides compliquées de symptômes alarmans d'une infection générale aient résisté aux moyens ordinairement indiqués; soit que, eu égard au mauvais état des voies digestives, ces moyens ne puissent pas être employés, on peut recourir, dans ces cas graves, à l'administration de l'opium, qu'on peut porter jusqu'à la dose de trois ou quatre grains par jour, en augmentant graduellement. On obtient presque toujours, à l'aide de ce moyen, une amélioration considérable, et même quelquefois la guérison complète de maladies qui, tant par leur gravité que par la résistance qu'elles avaient opposée aux autres médications, semblaient être au-dessus des ressources de l'art.

LX.

Quelle que soit l'efficacité des moyens qui viennent d'être indiqués, il n'est pas rare de voir des maladies vénériennes constitutionnelles rebelles à toute espèse de traitement rationnel, céder avec une grande rapidité à l'usage de certains moyens empiriques, tels que la décoction de *Zittmann*, d'*Arnoult*, etc.

LXI.

Il est très-avantageux dans beaucoup de cas de recourir, dans le traitement des syphilides, à des médications directes. Parmi les pommades qu'on peut employer avec avantage, nous signalerons celles de proto-nitrate, de proto et de deuto-iodure de mercure : il n'est pas moins convenable dans beaucoup de circonstances de prescrire les bains et les douches de vapeur, les fumigations cinnabrées, etc. Du reste, on ne doit pas recourir indistinctement à tel ou tel ou tel autre de ces moyens ; c'est à la sagacité du médecin qu'il appartient de déterminer les cas où chacun d'eux est convenable.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Sect.* 2, *aph.* 19.

II.

In febribus circa ventrem æstus vehemens, et oris ventriculi dolor, malum. *Sect.* 4, *aph.* 65.

III.

Quibus epilepsiæ ante pubertatem contingunt, mutationem habent. Quibus verò accidunt viginti quinque annos natis, his plerumquè commoriuntur. *Sect.* 5, *aph.* 7.

IV.

Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica; tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Ibid.*, *aph.* 24.

V.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid.*, *aph.* 32.

VI.

A plagâ in caput, stupor, aut delirium, malum. *Sect.* 7, *aph.* 14.